



Jean-Paul Jérôme (de gauche à droite) est un lyrique, contrairement à Fernand Toupin, tenant d'une dynamique statique. Clément Ricard peint avec chaleur.



Un trio un peu différent. De g. à d., Réal Arsenault, de Québec, Jean McEwen et Kittie Bruneau subissent l'influence des écoles française et américaine.



Même ordre: Armand Vaillancourt, sculpteur. Claude Dulude, Henri Saxe, Yves Rajotte et Jacques Chapdelaine sont les plus jeunes exposants de la Galerie.

Yves Gaucher, Micheline Beauchemin, Jean-Pierre Beaudin, Louis Belzile et L. Jaque, ont tour à tour soumis leurs toiles au public difficile des acheteurs.

Mais où sont les révoltes d'antan?

Seize peintres livrent au magnétophone des propos inoffensifs

Par Guy Fournier
Rédacteur de Perspectives

Photos Michel Brault



Georges Delrue, assis, propriétaire de la Galerie Libre, et Jean-Paul Mercier.

C'EST à la Galerie Libre, rue Crescent, à Montréal, que notre rédacteur a recueilli les propos de seize peintres dont l'âge varie entre 20 et 40 ans.

Tous exposent régulièrement à l'enseignement de la Galerie Libre. Ils habitent Montréal, à l'exception de Réal Arsenault, qui n'a pas quitté la Vieille Capitale.

Ils sont groupés à cette galerie presque par accident, puisque aucun d'entre eux ne désire faire partie d'un groupe homogène ou d'une école. Ils veulent tout juste créer un climat favorable à leur art, une atmosphère sympathique. Ils travaillent déjà dans le même esprit, même si leurs techniques varient, comme leurs façons de s'exprimer.

Parmi eux, on retrouve des tenants d'une dynamique statique, du lyrisme pictural et des écoles modernes française et américaine.

Notre rédacteur les a interrogés sur des problèmes qui ne relèvent pas toujours de l'art, même s'ils y touchent de près.

AU Canada français comme ailleurs, les jeunes peintres sont depuis toujours dépositaires de toutes les révoltes. Ce sont en tout cas les dépositaires les plus ardents.

Le milieu change-t-il? Les peintres ont-ils perdu le goût des luttes souvent gratuites, mais toujours explosives? Je ne saurais dire.

Chose sûre, les 16 peintres réunis, un soir, dans une galerie de Montréal ont tenu des propos étonnants. Les rares sursauts de colère furent vite étouffés par des paroles dociles, presque résignées.

Le jeune peintre ne serait donc plus cet individu étrange, affublé d'une barbe ou d'une mauvaise veste, qui promène son individualisme avec arrogance parmi la foule indifférente. Même l'indifférence des gens semble devenue un phénomène qu'il accepte de bon gré.

On ne peut blâmer les gens de ne pas s'intéresser aux choses gratuites, m'a-t-on dit, et l'art est gratuit!

D'un commun accord, nos jeunes peintres ont décidé de ne pas trop exiger du public qu'Alfred Pellan et Paul-Emile Borduas avaient plongé en pleine effervescence au début de la dernière guerre.

Ils ont répondu carrément qu'ils n'auraient pas dans les mêmes circonstances signé "Refus global", manifeste qui fit grand bruit dans toute la province vers 1948. Plusieurs d'ailleurs ne l'ont jamais lu. A leurs yeux, c'est un manifeste primaire, la riposte d'un désabusé à une société qui l'exaspérait. Ils admettent que le manifeste a ouvert certaines portes, même s'ils ne savent pas exactement lesquelles. Enfin, ils reprochent aux signataires de n'avoir été que des marionnettes dont Borduas tirait les ficelles.

De là peut-être vient la réticence des 16 peintres à donner l'impression qu'ils constituent un groupe.

Le Canadien français est un féroce individualiste et le peintre, loin de s'insurger contre cette situation, désire l'amplifier encore en ne faisant partie d'aucune école ou d'aucun groupe qui puisse y ressembler. Certains se demandent si cet individualisme du peintre et du Canadien français n'est pas le mauvais fruit d'une nature peu habituée aux relations humaines, mais c'est une arrière-pensée vite repoussée, puisque personne n'a plus aujourd'hui le temps d'entretenir de véritables et fécondes relations.

Comment trouver le temps de nourrir des amitiés professionnelles quand un peintre doit gagner sa vie

le jour et pratiquer son art le soir ou la nuit?

C'est là une situation acceptée pourtant de gaieté de coeur. Certains peintres y voient même l'occasion d'une plus grande liberté et d'une indépendance à toute épreuve, puisqu'ils ont l'avantage de ne pas gagner leur vie avec la peinture. D'autres s'indignent un peu d'avoir à peiner durant des heures dans un métier qui ne les intéresse guère ou pas du tout.

Puis il y a les galeries d'art, les musées, éternels sujets de critique pour n'importe quel peintre, sauf les seize de ce soir-là.

Comme l'un d'eux venait d'avancer imprudemment que les musées avaient mauvaise attitude à leur égard, sa voix fut emportée dans un flot de protestations.

Les musées ont évolué rapidement. Comme les galeries, ils ne sont pas des mères de famille auxquelles les peintres doivent se fier pour vivre. On doute qu'ils doivent être le refuge de la peinture vivante. Leur rôle est de montrer ce qu'on ne peut voir ailleurs.

La plupart des peintres ou des sculpteurs peuvent s'extérioriser ailleurs que dans une galerie ou un musée, croit-on.

L'artiste doit compter sur ses propres moyens et s'il n'est pas satisfait des conservateurs de musée ou des propriétaires de galerie, il n'a qu'à grouper ses amis et faire pression pour qu'ils modifient leur attitude.

Aussi longtemps que nous serons satisfaits, m'a-t-on avoué, nous n'aurons rien à dire.

Evidence s'il en est une!
Quelques voix se sont élevées pour grignoter la réputation de la Galerie nationale, d'autres pour réclamer la création d'un musée d'art moderne et des fonds supplémentaires pour les musées existants, mais avec si peu d'insistance que je crois encore que personne n'en aurait parlé si je n'avais moi-même soulevé la question.

Les peintres de ce qu'il serait prématuré de nommer la nouvelle école de Montréal s'obstinent à affirmer que s'il y a infortune, elle origine chez eux et non dans la société.

Ils semblent vouloir se dissocier de ce qu'ils ont appelé les complexes communs des Canadiens français et certains soutiennent que les problèmes de la collectivité n'ont aucun reflet dans leur oeuvre. Ils peignent pour une élite, celle mince des amateurs d'art et, j'ai bien envie de l'écrire, celle plus clairesmée des acheteurs.

A moins que je n'aie rien compris du tout!

Q. — Considérez-vous votre présence indispensable dans la société?

R. — Nous ne considérons pas la société sans nous!

Q. — Votre peinture est-elle accessible?

R. — Toute peinture est accessible, du moins après un certain temps, après une prise de contact plus ou moins longue, selon que la peinture est plus ou moins hermétique. Evidemment, si l'on s'adresse à des sourds ou des gens qui ne veulent pas voir, c'est différent. Pour apprécier la peinture, il faut être en état de réceptivité. En soi, notre peinture est accessible, mais pour des gens préparés. La peinture est un dialogue, mais quand on peint une toile, on n'a pas l'intention de s'adresser à la masse, au grand public. Ce n'est pas le problème du peintre. Pour autant qu'il est concerné, il ne s'en préoccupe pas.

D'ailleurs, toutes les questions que l'on pose sur la peinture sont superflues. La peinture, c'est un moyen d'arriver à "cracher" ce que l'on a à dire... Il ne faut rien chercher dans un tableau. Il faut plutôt essayer de recevoir quelque chose. Il faut être dans un état d'humilité et de réceptivité. Tout a été trouvé par l'artiste, il ne faut donc pas que le public cherche. Il n'a qu'à regarder le tableau et celui-ci va "couler" en lui...

Q. — Quels sont les problèmes les plus aigus du Canada français?

R. — L'inconscience...! La difficulté de vivre aussi, le manque d'éducation chez les gens, la religion, le matérialisme (mais les plus matérialistes sont ceux qui achètent des tableaux, fit remarquer l'un d'eux!). Les Canadiens français sont amorphes aussi. Chez nous, l'esprit ne vit pas. Il n'y a pas d'âme. Le climat est également un obstacle, pas pour tous cependant. Les Canadiens français pourraient être plus dynamiques. En fait, ils n'ont pas eu de chance. Ils ont longtemps souffert d'un gros complexe d'infériorité vis-à-vis des Européens et des Canadiens anglais. Ils n'ont pas eu l'occasion d'intégrer l'art à leur éducation. En fait, l'art n'est pas une de leurs préoccupations.

Le climat change dans la province de Québec. Il est plus favorable que jamais à l'éclosion des oeuvres d'art et il y a une évolution extraordinaire. Nous sommes sortis de la jungle.

Q. — Est-ce que les problèmes du Canada français se reflètent dans vos oeuvres?

R. — Non!

Quand nous travaillons, nous sommes complètement en dehors de ces problèmes. Parmi nous, il n'y a pas de complexes. Le journaliste canadien-français dépense son énergie à parler des problèmes du Canada français. Tout change aujourd'hui. Plus on parlera de problèmes, plus il y en aura.

Nous sommes la province la plus dynamique sur le plan artistique. Les peintres dépassent les problèmes du Canada français, c'est pourquoi la plupart peignent de l'abstrait. Il faut mettre les problèmes de côté et créer un art sain...

Nous sommes autre chose que des Canadiens français. Nous sommes des Canadiens tout court. Il faut oublier le complexe collectif du Canada français.

Q. — Pensez-vous que l'artiste doit avoir un traitement privilégié dans la société?

R. — Absolument pas!
L'artiste doit avoir un traitement normal. Il a peut-être besoin de vivre davantage, toutefois.

Qu'on nous donne la sécurité qu'on accorde à un menuisier et nous serons heureux. Quant à la faveur des gens, on s'en fout. Que nous importent les gens? On ne peut pas demander à ceux qui ne comprendront jamais rien à l'art de nous apprécier. Le public n'est pas obligé de nous aimer...

Q. — L'Etat doit-il accorder à l'artiste un traitement de faveur?

R. — Pas plus que la société. Nous ne sommes pas mal traités. Nous avons tous mangé ce midi et nous avons tous soupé. Regardez la vie romantique des peintres de l'autre époque, elle n'était pas drôle du tout. Ils avaient de la misère. Ici, nous avons un avantage inestimable: nous ne sommes pas obligés de vivre de notre peinture. Cela nous donne une grande indépendance et beaucoup de liberté...

Nous vivons dans un pays capitaliste, à contexte capitaliste et c'est à l'individu qu'il appartient de créer des conditions favorables à l'art.

Nos relations avec le public sont très satisfaisantes. Naturellement, c'est toujours le même public qui s'intéresse à la peinture, mais il en sera ainsi quoiqu'on fasse.

Montréal n'est plus la seule ville qui s'intéresse à la peinture. Un public existe aussi à Granby, Saint-Hyacinthe, Québec et ailleurs. Malheureusement, à peu près tout émerge encore de Montréal.